

Editions
les
l' Hèbe
ep

MAGGY CORRÈA

TUTSIE, ETC.

RECIT

monographic

Le frère d'Albert, François, est d'abord effrayé par ma demande. Oui, il sait à peu près où sont détenues Maman et la famille, mais il refuse catégoriquement d'y conduire l'expédition.

- C'est une zone très dangereuse. Je ne peux pas abandonner ma famille ici.

Lorsqu'il nous explique l'endroit, je ne peux que lui donner raison. C'est en zone rouge, à quelques kilomètres du front du FPR, dans la région tampon qui délimite la présence française: Muramba. Et l'endroit grouille d'*interahamwe*.

La mort dans l'âme, je lui dis:

- Viens au moins avec moi à l'hôtel. Tu pourras donner quelques renseignements plus précis qui pourront être utiles à Jacques et aux militaires.

Il accepte de nous accompagner. Il est très malheureux et moi aussi.

XVI. A moi, la Légion!

Samedi 16 juillet 1994, 11h

Nous sommes installés, François et moi, à la terrasse de l'hôtel. En attendant Jacques et les Français, nous buvons machinalement quelque chose, je suis incapable de me rappeler quoi. Une bière Primus, peut-être.

La vue est magnifique avec cette terrasse étagée de jardins fleuris d'orchidées (d'où le nom de l'hôtel) qui descendent en cascade jusqu'au lac. C'est un paysage de vacances avec ce soleil généreux, éclatant. Les îles, nombreuses, à la végétation luxuriante, soulignent le bleu profond du lac. Les lignes en sont tout harmonie mais il ne faut pas s'y fier: la région est volcanique et ses eaux recèlent une poche très importante de gaz méthane. Le problème est que ce trésor naturel qui suffirait à éclairer tout le Sud Zaïre et une partie du Rwanda se trouve à une profondeur, paraît-il, de 40 mètres, ce qui décourage toute entreprise d'exploitation. Un Belge aurait même fait venir un sous-marin afin d'étudier la possibilité d'atteindre cette source formidable de profit mais y aurait renoncé face à la difficulté de la tâche.

En face, au-delà de ce panorama féerique, la guerre gronde sur les rives rwandaises. François me donne des nouvelles de sa famille. Pour l'instant, ils s'en tirent plutôt bien: s'ils ont perdu tous leurs biens, ils espèrent être bientôt tous en sécurité ici à Bukavu.

Jacques est arrivé, accompagné d'un militaire français au sourire chaleureux, l'allure très dégagée et sympathique malgré sa ceinture de munitions à laquelle pend une grenade, le revolver d'ordonnance d'un côté, le poignard de l'autre et la mitraillette en bandoulière... un arsenal à lui tout seul!

Il se présente:

- Capitaine Guillaume A., officier de renseignement au service de la Légion étrangère pour le Rwanda. J'ai reçu mission de vous aider dans votre entreprise.

Nous ne saurons finalement jamais qui, précisément, a donné cet ordre de mission et ça n'a pas grande importance.

Il poursuit:

- Nous sommes heureux de pouvoir vous prêter main-forte. Je dirigerai personnellement cette opération. Il était prévu au départ de procéder à l'extraction de votre famille au moyen de deux hélicoptères Super Puma. Malheureusement, un accrochage avec le FPR ayant nécessité tous les moyens aériens disponibles, ils ont été envoyés sur le front. Nous irons donc par la route et nous serons accompagnés d'une dizaine de légionnaires que nous prendrons en passant au camp de Nyarushishi entre Cyangugu et Hanika.

Nous constaterons plus tard que les Français sur place ont été remarquables: ils avaient fait de cette mission leur priorité. Le capitaine A., Guillaume très vite, sera le premier et le seul à admettre implicitement et spontanément mes affirmations:

- J'ai lu votre article où vous parlez du rôle de la France dans ce conflit. Laissez-moi vous dire que je comprends votre prise de position, dans cette histoire. A vrai dire, nous autres ici, on en a marre de réparer les conneries de la politique.

Issu d'une haute lignée de marchands lyonnais, le capitaine A. avait déjà sillonné le monde au nom de son pays et au gré d'innombrables conflits qui l'avaient dirigé vers tous les coins de la planète en feu. C'est ainsi qu'il avait été en mission au Cambodge avec les Casques bleus, au Tchad, à Djibouti, etc. C'est un grand officier, d'un courage extrême, qui n'aurait pas hésité à violer tous les règlements pour peu qu'une cause lui paraisse juste. Outre le courage et la générosité, ce soldat possède aussi une qualité en voie de disparition: le sens de l'honneur.

Je présente François à Jacques et Guillaume et je leur annonce son refus, justifié à mon sens, de les accompagner.

- Alors ce sera très, très difficile, avance Guillaume.

Il prend François à l'écart et entame avec lui une longue conversation.

Je vois François très ennuyé, apeuré aussi. Au fil de la discussion, il va reprendre de l'assurance.

Pendant qu'ils discutent, Jacques me raconte sa nuit au camp français. Il a les traits tirés; elle n'a pas dû être de tout repos.

- Ça, tu l'as dit! En fait, personne n'a dormi. Figure-toi que ce camp est monté dans le stade de football de Cyangu qui est en fait un charnier. On campait 50'000 cadavres qui sont enterrés à fleur de sol... je te défie de dormir dans cet environnement! En plus, c'est là qu'ils ont monté leur hôpital de campagne. Toute la nuit, il y a eu un ballet d'hélicoptères qui déposaient des blessés. J'ai vu des choses incroyables, épouvantables... Je me souviens surtout de deux gamins qui devaient avoir entre huit et douze ans et qu'on avait jetés vivants dans un brasier. Ils étaient brûlés presque jusqu'aux os. Ils hurlaient... c'était absolument épouvantable. Les médecins (presque tous des réservistes qui se sont portés volontaires pour cette mission) ont opéré, opéré, opéré sans relâche toute la nuit... J'ai assisté pour la première fois à une opération en situation de guerre. Le médecin au tablier couvert de sang, de pus... il a opéré, à vif, un jeune homme qui avait reçu un coup de machette dans le genou. Son genou avait triplé de volume avec l'infection. Le toubib a dit: «Je n'ai pas le temps de faire une anesthésie. Allez, gamin, serre les dents! Tu vas avoir très mal mais ça va aller très vite.» Et il a taillé et opéré à toute vitesse. C'était très impressionnant. Surtout le jeune homme: il a serré les dents, a gémi doucement, mais n'a pas poussé un cri. Et ça a été comme ça toute la nuit, les hélicoptères ne faisaient que déposer des blessés et redécoller pour aller en chercher d'autres sur le front.

Les traits de Jacques accusent la fatigue et la souffrance.

Guillaume et François sont revenus nous rejoindre. Guillaume nous annonce:

- C'est arrangé, il vient avec nous.

- Mais qu'est-ce que tu lui as dit pour le convaincre?

- Je lui ai promis qu'il ne risquait rien dans des véhicules militaires français et que nous assurerions, si nécessaire, la protection de sa famille.

Je proteste:

- Tu sais bien que c'est une promesse que vous ne pouvez tenir! On n'a pas le droit de faire ça.

François intervient, fermement:

- Ecoute, Maggy, ta famille et la mienne se connaissent de longue date. J'ai personnellement une dette envers ton père. J'ai essayé de l'oublier, mais je ne peux pas: c'est ton père qui a payé mes études ainsi qu'à mes frères et sœurs. Il a toujours été là pour aider ma famille. Alors, je veux t'aider. Le capitaine n'a rien à voir avec ma décision. Pardonne-moi seulement ma lâcheté initiale. De toute façon, ils ne trouveront jamais, sans aide. Alors que tu le veuilles ou pas, j'y vais.

Je n'ai pas eu le courage, ni la possibilité de refuser. Il est effectivement notre seul espoir.

Jacques m'avait aussi dit:

- Avec Guillaume, on a passé une partie de la nuit à préparer notre plan de campagne. J'ai été très étonné de voir

qu'il connaissait très bien la situation, il était déjà très bien renseigné et savait à peu près où on devait aller. J'ai admiré la qualité de leurs cartes et de leur matériel. Mais ce sera très difficile sans un guide, on risque de perdre beaucoup de temps et de tout faire foirer si on se met à fouiller tout un secteur. L'effet de surprise sera primordial, il faut que ce soit une opération-éclair.

Que te dire, François, sinon à mon tour: pardon. Pardon d'avoir accepté que tu risques ta vie et celle des tiens pour sauver les miens.

Dans cette histoire, je ne sais plus ce qui est bien ou pas. Mes amis rwandais en Suisse ne me reprocheront pas ouvertement d'avoir accepté l'aide des Français pour eux et pour moi coresponsables, avec le gouvernement assassin d'Hayarimana, du génocide. Ils ne me le reprocheront pas et seront heureux de notre réussite, mais le malaise sera là, léger, entre nous. Même si eux, à notre place, n'auraient pas fait autrement. On ne réussira jamais à me convaincre, de toute façon, que la vie de ma mère passe après celle d'une nation.

Je propose de régler les comptes plus tard. Si c'est possible.

XVII. L'extraction: James Bond existe, je l'ai rencontré

Samedi 16 juillet 1994, 11h30

Guillaume se veut rassurant:

- Nous serons accompagnés par une dizaine de légionnaires de la 13^e brigade. Aujourd'hui, nous allons seulement faire un tour de reconnaissance. L'extraction est prévue pour demain. Va manger tranquillement et essaye de te reposer.

Et ils partent tous les trois. Inutile de préciser que je n'ai pu avaler quoi que ce soit. Je n'ai aucun pressentiment, tout au plus suis-je songeuse. Je trouve quand même bizarre d'aller attirer l'attention avec une opération de reconnaissance alors qu'ils n'ont cessé de me répéter que l'effet de surprise était primordial à la réussite de ce plan! Mais bon, il doit savoir ce qu'il fait, le capitaine. Après tout, c'est son métier. Je comprendrai plus tard qu'il n'a pas voulu m'inquiéter inutilement, cet homme de cœur.

L'après-midi n'en sera pas moins d'une longueur interminable. Un responsable de la logistique pour le HCR, Gil, me tient très gentiment compagnie et fait ce qu'il peut pour me distraire. Mais je le sens inquiet: la situation dehors est tendue, on craint à Bukavu le même afflux de réfugiés qu'à Goma. Et pour couronner le tout, une épidémie de choléra semble s'être déclarée à Goma.

- Si nous n'avons pas une aide accrue d'urgence, nous serons très vite débordés.

Les heures qui suivront vont justifier son inquiétude.

D'autant qu'il m'apprend que l'aéroport est engorgé et complètement désorganisé. Il n'y a plus que des appareils militaires transportant des vivres et des avions sanitaires du CICR qui atterrissent lorsqu'ils le peuvent. Sabena a annulé ses vols momentanément et les derniers sont pris d'assaut par les résidents étrangers qui veulent quitter le pays. Le Kenya est de plus en plus réticent à recevoir des passagers rwandais. La Tanzanie est depuis longtemps déjà débordée par l'afflux massif des réfugiés et l'Uganda songe à fermer ses frontières. Ne parlons pas du Burundi où la situation est explosive: on y craint le même schéma catastrophe qu'au Rwanda car les mêmes ingrédients politiques et sociaux y sont rassemblés: déstabilisation politique suite à la mort du président, haine raciale, règlements de compte, violence larvée, bruits de guerre, peur. En fait, le Burundi retient son souffle en attendant de voir comment évoluent les choses au Rwanda.

Dans ces conditions, comment vais-je bien pouvoir organiser l'évacuation des miens vers la Suisse? Les avions militaires et sanitaires ne prennent jamais de civils, c'est une règle stricte en ce qui concerne le CICR. Reste la route,

l'unique route, celle qui rejoint Bujumbura, par Uvira. Plus aucun véhicule n'ose s'y aventurer pour le moment: les embuscades y sont fréquentes et les contrôles de police à tous les innombrables barrages ne sont pas plus rassurants. Nous sommes pris au piège. Pour ce qui est de me rassurer, c'est plutôt raté, Gil!

«Calme-toi, me dit-il, tu ne trouves pas que «chaque chose en son temps»? Et si tu prenais un problème après l'autre?

C'est vrai que je n'ai pas le choix.

Gil m'avouera plus tard qu'il avait pensé que mes problèmes de transport se régleraient d'eux-mêmes: il était très sceptique quant aux chances de réussite de notre entreprise. Pour ma part, je ne peux pas dire que l'idée de l'échec ne m'ait pas effleurée ou pire, l'éventualité pour Jacques et les légionnaires de ne retrouver que des cadavres. Mais j'ai chassé cela très vite de mon esprit. Il me semblait que rien que le fait de l'envisager pouvait nous porter malheur et nous faire échouer.

Et l'après-midi va se dévider, sans grand intérêt pour moi. Je n'ai plus rien d'autre à faire qu'attendre. J'essaie de suivre Jacques, Guillaume et leur troupe en pensées. A l'heure qu'il est, ils ne devraient pas tarder à rentrer. Il est 18h, la nuit va tout de suite tomber.

19h30:

Je commence à être franchement inquiète. Il fait nuit depuis longtemps et ils ne sont toujours pas là. C'est dangereux, la nuit, en ce moment. Pourvu qu'ils ne soient pas tombés dans une embuscade. Je passe en revue tous les

scénarios catastrophe. Comme dirait Jacques: je commence à baliser ferme.

20h:

J'en suis à me demander s'il ne faudrait pas songer à trouver de l'aide pour organiser des secours et partir à leur recherche. Et je me rappelle tout à coup que Guillaume avait avec lui en permanence une radio de campagne. Je me rassure en me disant que nous serions avertis aussitôt s'il était arrivé un pépin et qu'il n'aurait aucune peine à joindre sa base en cas de besoin.

20h30:

Toute à mes pensées inquiètes, je regarde sans le voir un tronc entier se consumer dans la cheminée du salon de l'hôtel et je ne vois pas Jacques arriver. Il se tient devant moi. Il a l'air bizarre de celui qui se demande comment annoncer les choses. Je constate seulement; je n'ai pas encore eu le temps d'enregistrer vraiment sa présence. Il a l'air épuisé. Il est couvert de poussière. Je remarque une estafilade sur sa joue.

- Viens, me dit-il, ils sont là. C'est fait.

Je dois avoir les yeux exorbités. J'ai le souffle coupé. J'ai compris. Je bondis hors de mon fauteuil et me précipite dehors.

Et je les distingue, légèrement à l'écart du porche éclairé, dans la pénombre. Je les vois, ils sont là tous les quatre!

Il s'ensuit un moment de bonheur fou. C'est elle, c'est ma Maman. Je m'agrippe à elle, je ne sais pas ce que je dis, je n'arrive pas à y croire.

- Dieu est grand, souffle-t-elle.

Marie-Rose, ma petite sœur, ne bouge pas, comme statufiée. Elle a le regard triste, triste, noyé de larmes. Robert, mon petit frère, m'apparaît immense (il fait 2 mètres, je ne m'en souvenais plus), décharné, la peau sur les os, un rictus bien plus qu'un sourire sur son visage lui aussi baigné de larmes. Je sens le petit Jean-Pierre que je ne connais pas encore qui m'enlace les jambes en riant et répétant en *kinyarwanda*:

- Ils sont tous morts, sauf nous!

Ils sont tous les quatre échevelés, épuisés, couverts de poussière, Marie-Rose est pieds nus et tient curieusement ses sandalettes à la main. Mais ils sont tous les quatre là, vivants. L'ombre de Papa plane sur nous, il n'a jamais cessé de veiller sur nous, je le sens plus que jamais à ce moment précis.

Jacques s'est éclipé pour nous laisser à nos retrouvailles mais aussi pour cacher son émotion. Guillaume les a tous déposés à cinq cents mètres de l'hôtel pour ne pas attirer l'attention et est reparti aussitôt dans la nuit.

Nous passons du rire aux larmes, de phrases hachées et incohérentes en silences lourds de paroles non-dites.

Tous les autres clients de l'hôtel, les serveurs, les employés accourent et partagent notre bonheur, certains ne peuvent s'empêcher d'applaudir et d'essuyer à leur tour une larme. Ces quatre vies sauvées sont l'affaire de tous, elles représentent l'espoir retrouvé, le triomphe du bien contre le mal, de la vie contre la mort. Elles sont la preuve vivante, tangible, que de tenter parfois l'impossible permet au possible d'exister. Elles prouvent l'existence d'humanité

dans la folie qui nous entoure. Oui, ces quatre vies sauvées sont l'affaire de tous les gens de bonne volonté qui ne désespèrent pas de la vie, mais c'est d'abord et avant tout le fait de la solidarité, de l'amitié, de la générosité et du courage extraordinaire d'une poignée d'entre eux.

Albert, François, maillons solides du passé qui ont tenu bon et qui ont payé de façon magistrale la dette qu'ils supposaient avoir. La dizaine d'hommes de la 13^e brigade de la Légion étrangère remarquables, efficaces, rapides, au secours des autres qu'ils ne connaissent pas. Je ne les connais pas non plus, je ne connaîtrai jamais leur nom: ainsi l'exige leur code d'honneur. Mais jamais, jamais je n'oublierai le courage de ces hommes qui ont risqué leur vie pour sauver celle des miens. Guillaume, dont je n'oublierai jamais le regard franc, bienveillant, humain et la noblesse de cœur. Entre tous ceux-là et nous, c'est à la vie à la mort. Et enfin, par-dessus tout, il y a Jacques. Comment le dire, entre Jacques et nous c'est... c'est... Jacques! C'est mon frère.

Ce sera une soirée pleine de joie, de douleur, de larmes ravalées.

Tout le monde s'y met pour me trouver un téléphone. Je veux appeler tout de suite la famille en Suisse. Un délégué américain du PAM met le sien à ma disposition. J'arrive à atteindre Louisa à Genève presque immédiatement.

- Loulou! Ça y est! Ils sont tous là, les quatre, avec moi! Ils sont sauvés!

Hurlements de joie. C'est notre réussite à tous, le cadeau inestimable que nous fait le destin qui nous donne raison d'y avoir cru.

- Quand est-ce qu'ils arrivent? demande Louisa.
- Pour l'instant, je ne peux rien te préciser. C'est le souk, ici! Loulou... il n'y a plus d'avion pour le moment...

Elle comprend tout de suite, elle a vécu ce genre de situation maintes et maintes fois lors de ses missions avec le CICR.

- Essaye de les faire passer par le Kenya, j'y ai une amie. Je l'appelle tout de suite. Tom et moi on contacte aussi le CICR. Il faut qu'ils les prennent à bord d'un de leurs avions sanitaires pour les déposer à Nairobi. De là, on s'en charge. Youpiiie! Maggy, je vais mourir de joie! Comment vont-ils? Ils ne sont pas blessés? Maman, qu'est-ce qu'elle dit?

Je coupe court à ce flot de questions et j'abrège la communication. A 20 dollars la minute, c'est la ruine à brève échéance!

Je remercie Dieu de m'avoir donné ce privilège indicible: pouvoir annoncer une nouvelle aussi merveilleuse à tous ceux que j'aime. Jamais bonheur ne sera aussi grand que celui-là.

Nos rescapés mangent très peu, ça ne passe pas. La nuit aussi sera courte: ils parlent et j'écoute. Il faut qu'ils parlent, il faut qu'ils me racontent tout, tout de suite, comme une thérapie. Leur flot de paroles est intarissable. J'écoute ces récits d'horreur le cœur au bord des lèvres, j'écoute à en éclater ce qu'ils ont vécu, enduré.

Le petit Jean-Pierre, six ans, répète comme une litanie:

- Ils sont tous morts, sauf nous.

Mais il a désormais du sourire au fond des yeux, il est rassuré, tout ira bien.

Jean-Pierre!...

Cet enfant, malgré son jeune âge, a déjà connu un parcours tragique. Ayant été conçu hors mariage, la famille de sa mère décidera, avec son consentement, alors qu'il n'a que trois ans, de le jeter dans le lac afin de le noyer... La raison: sa mère était Hutue. La famille de cette dernière rejettera complètement cet enfant, pour elle issu d'une union indigne. Elle craignait notamment que Jean-Pierre, qui n'est ni Hutu, ni Tutsi, ni Noir, ni Blanc, mais tout cela à la fois, ne revendique un jour une part d'héritage. Grâce au Ciel, un ami courut avertir le père, Robert, qui put négocier... et racheter son fils! Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de la mère de Jean-Pierre. La rumeur dit qu'elle fut tuée durant le génocide pour ce forfait: avoir conçu un enfant avec un Tutsi.

Seule Marie-Rose ne dit rien. Je devine que ce qu'elle a vu, ce qu'elle a vécu a dépassé pour elle le stade des mots. Marie-Rose, petite sœur, ne dira jamais rien. Ça fait longtemps que Marie-Rose en dit de moins en moins. Depuis l'époque, précisément, où il avait fallu prendre la décision de la renvoyer au Rwanda, voici dix ans, depuis la Belgique où elle avait terminé son écolage, en compagnie de la dernière de mes sœurs, Rose-Marie (oui, il y a Marie-Rose et Rose-Marie: une facétie de mon père! Qu'à cela ne tienne, c'est notre bouquet de Roses à nous!).

Là, elle ne dit rien, comme si elle avait enfoui l'innombrable sous une chape de silence. Son regard inexpressif cache une souffrance connue d'elle seule qu'elle me donne l'impression de ne pouvoir se permettre d'extérioriser.

- Marie-Rose, ça va?

Elle tressaille, revient d'un ailleurs que je ne soupçonne pas, où je ne peux la rejoindre. Elle a un tout petit sourire, lumineux malgré tout, le regard qui s'éclaire quelques secondes:

- Oui. Ça va bien.

Et elle retombe dans son indifférence feinte.

Ces quatre-là sont des survivants, des miraculés. Il est deux heures du matin, je n'en peux plus. Je leur dis de se taire. Assez!

XVIII. L'extraction: le récit de «James Bond»

- Eh bien, voilà! Mission terminée, me dit Jacques.

Nous déjeunons tous deux sur la terrasse, face au panorama extraordinaire que l'on ne se lasse pas de contempler. Maman et les autres dorment encore, assommés par trop d'émotions.

Jacques a enfin l'air reposé, presque insouciant. Relax!

- Et en plus, je suis content! Cerise sur le gâteau: j'ai même pu atteindre ma Maman, hier soir, pour lui souhaiter un bon anniversaire. Ma famille va bien, la tienne aussi... La vie est belle, non!

Oui, la vie est belle.

Lavé, rasé de près, l'estafilade sur sa joue se remarque un peu plus.

- Qu'est-ce que tu as fait sur ta joue, Jacques?

Il se touche le visage:

- Ah ça! Il faut que je te raconte l'extraction, hier. C'était d'enfer!

Et voici le récit de «James Bond»:

- On peut dire que notre épopée a mal commencé. D'abord, à la frontière, où nous avons perdu un peu de temps: les douaniers ne voulaient laisser passer ni François ni moi, sans visas. Guillaume a arrangé les bidons, comme il l'a fait ces deux derniers jours. Autrement, j'aurais dû chaque fois payer pour un visa d'entrée et un visa de sortie. Ma bourse n'y aurait pas suffi! Ensuite, nous avons fait halte au camp de Nyarushishi où deux camions militaires avec dix légionnaires devaient nous rejoindre comme prévu. Autour de nous, dans le camp, c'était relativement calme. Il y avait quelques cadavres le long de la route: c'était des miliciens hutus abattus par la Légion. Ils étaient venus durant la nuit pour tuer des réfugiés.

Après ça, il y a eu l'accident! Figure-toi que nous nous sommes payé deux tonneaux avec la Jeep et que nous nous sommes retrouvés dans un fossé. L'accident bête, rien de plus! La Jeep a dérapé sur une flaque d'huile et s'est carrément retournée. Nous nous sommes tous relevés un peu groggy: Guillaume, le chauffeur et moi avons quelques égratignures, dont ça (il me désigne sa joue). Le pauvre François a été un peu plus amoché: il est tout cabossé! Mais rien de grave, rien de cassé.

Le reste de l'aller s'est déroulé sans histoire... si on peut dire! Notre Jeep avait le pare-brise éclaté, toute l'armature métallique tordue, on ne pouvait plus fixer la bâche, c'était devenu un cabriolet! Je ne te raconte pas la poussière qu'on

a avalée. Et les yeux à moitié collés... complètement irrités et pochés, à la fin! C'était extrêmement pénible.

Après je ne sais combien de barrages de miliciens que nous avons tout simplement forcés, nous sommes arrivés à Hanika sans autre incident. Il était environ 15h, 15h30, et nous commençons à nous inquiéter sérieusement. Guillaume avait l'ordre strict de rentrer impérativement avant la nuit, qui tombe à 18h environ, un ordre qui ne se discute pas. En plus, nous avons largement dépassé la zone de sécurité Turquoise, les Français n'avaient plus aucun contrôle à Hanika.

Nous sommes arrivés devant la maison où François pensait que ta famille était détenue et nous avons encerclé tout de suite le bâtiment. Nous étions tous armés, y compris moi. A l'intérieur, nous avons trouvé une jeune femme d'une vingtaine d'années qui semblait ne rien comprendre à ce que nous lui demandions. Elle répétait qu'elle ne connaissait pas cette famille, qu'elle ne savait rien. Nous avons avisé une porte fermée. Il y avait un homme dans cette pièce qui semblait être la salle de bain. Il a refusé de sortir lorsque nous le lui avons demandé. Je ne me souviens plus du détail mais je crois que nous avons un tout petit peu enfoncé la porte!... Le type faisait manifestement partie des *interahamwe*, son accoutrement en attestait. Nous l'avons harcelé de questions mais il refusait de répondre. Le temps pressait. J'ai regardé ma montre: il nous restait une demi-heure, à tout casser, avant la nuit. Nous devons absolument le convaincre de parler au plus vite...

- Et comment vous avez fait pour le convaincre?

- Heu!... Je lui ai mis le canon de mon fusil sur la tempe... ou dans la bouche, je sais plus, disons simplement qu'on l'a convaincu!

Il a un sourire malicieux et poursuit:

- Étonnamment, ça lui a délié la langue. Du coup, il connaissait ta famille et il pouvait même nous y conduire. Nous l'avons chargé dans un des camions et il nous a indiqué le chemin, quelques centaines de mètres plus loin. Au pied de la colline indiquée, il n'y avait plus de route et nous avons dû abandonner les véhicules. Nous nous sommes répartis en deux groupes, Guillaume a pris le commandement de l'un d'eux et m'a confié l'autre et nous avons encerclé l'endroit. Nous pouvions voir plus bas des gens qui commençaient à se rassembler: les milices nous avaient repérés et avaient compris que nous venions délivrer quelqu'un. Ça devenait sérieux, il fallait aller très vite. Nous avons alors gravi la pente au pas de course, elle était interminable, vraiment interminable. En arrivant devant la maison désignée par notre prisonnier, une maison en dur avec un petit muret en pierre tout autour, je me suis précipité pour entrer. Autour de nous, des gens, manifestement des Hutus, mi-intrigués, mi-effrayés nous regardaient courir sans réagir.

J'ai ouvert la porte violemment et je me suis retrouvé nez à nez avec Robert! Je te prie de croire que je l'ai tout de suite reconnu d'après la description que tu m'en avais faite! Ta maman, Marie-Rose et Jean-Pierre étaient là aussi, dans la même pièce. Très vite, je leur ai dit: «On est venus vous chercher, Maggy vous attend à Bukavu. Il faut partir, vite!» Incroyable, ta mère! Elle voulait encore prendre le temps de faire sa valise et de dire au revoir aux gens qui étaient là!... On lui a fait comprendre que c'était impossible et elle a attrapé une petite valise qui était déjà prête.

Nous sommes redescendus en courant vers les véhicules. Nous avons caché tout le monde à l'arrière d'un des camions sous une bâche, avec deux légionnaires armés, et nous avons quitté les lieux sur les chapeaux de roue. Il était temps: nous avons traversé Hanika en sens inverse,

escortés par les invectives des *interahamwe* qui cette fois avaient compris ce qui se passait. Ils étaient armés de quelques fusils, de grenades, de machettes, de haches, de bâtons, bref... tout ce qu'on peut imaginer. Comme je crois qu'ils étaient plusieurs centaines, on peut dire que l'atmosphère était, disons, explosive... Déjà, aux alentours de la maison, ils commençaient à devenir agressifs mais ils n'ont pas osé intervenir. Tout de même: une dizaine de légionnaires armés jusqu'aux dents et parfaitement déterminés en face, ça donne à réfléchir à plus courageux qu'eux! Nous avons abandonné les légionnaires et un camion à leur campement de départ et sommes restés avec l'autre camion et ta famille toujours cachée sous la bâche. Un chauffeur, François, Guillaume et moi précédions le camion dans la Jeep. Il nous restait environ une trentaine de kilomètres avant la frontière à Cyangugu. Nous avons forcé tous les barrages à un train d'enfer. C'est au moment où nous avons commencé à croire que nous pouvions respirer que s'est passé un incident comme on n'en voit que dans les films, au cinéma.

Au dernier barrage d'*interahamwe*, le moteur du camion est tombé en panne. En plein barrage! Nous nous sommes retrouvés entourés à nouveau d'une centaine, si ce n'est plus, de miliciens armés de l'équipement habituel, à moitié ivres, pétés au chanvre (ou va savoir quoi), les yeux fous et poussant des cris. C'était une situation complètement délirante, le pire qui aurait pu nous arriver. Je me suis faufilé à l'arrière du camion et j'ai dit dans un murmure: «Ne bougez plus, plus un mot!» Je n'avais qu'une peur, c'est que le petit Jean-Pierre panique et se mette à pleurer. Mais il n'a pas bougé. Nous avons gardé un légionnaire avec nous dans le camion. Je lui ai dit: «Tu ne les quittes pas. Ne laisse personne s'approcher. Si quelqu'un essaye, tu tires.»

Guillaume a lancé à la cantonade: «Le premier qui approche, on le descend!»

Ensuite il a fallu réparer le camion, ou tenter de le faire sous tous ces regards plus qu'hostiles. Catastrophe: c'était le câble de l'accélérateur qui s'était rompu. Impossible de réparer. Impossible de transférer nos passagers dans la Jeep, ils auraient été immédiatement massacrés. Il fallait donc repartir à tout prix avec le camion avant que les tueurs ne soupçonnent la nature de notre chargement. Alors, système D: nous avons mis le chauffeur de la Jeep dans le moteur du camion, où il tirait les gaz à la main... Il a fait tout le chemin restant comme ça... Oui, tout le chemin! Le chauffeur dans le moteur, capot ouvert tout du long, échangeait des consignes avec le chauffeur au volant: «Maintenant lâche les gaz!... remets les gaz!...» etc. Des as, on peut pas dire autrement.

Nous sommes quand même restés environ vingt minutes au barrage, nos fusils braqués sur cette foule imprévisible. Vingt minutes qui nous ont semblé une éternité. Nous avons pu atteindre ensuite un des camps-relais français où un mécanicien nous a aidés à remettre plus ou moins le camion en état, pour nous permettre d'arriver au plus vite à destination.

Arrivés à la frontière, il y avait un immense fouillis de militaires ivres, de réfugiés, de voitures de dignitaires en fuite, de militaires zaïrois qui pillaient les réfugiés, etc. Une cacophonie sans nom. Tous ces gens avaient le même but que nous: traverser la frontière pour se retrouver à Bukavu, au Zaïre. Je me demandais vraiment comment nous allions faire pour passer au milieu de tout ça.

Tu vois comment est la configuration de la douane à Cyanugu: c'est une route étroite très encaissée qui serpente entre deux collines jusqu'à un petit pont de bois qui délimite la frontière entre le Rwanda et le Zaïre. Ensuite elle

remonte de la même manière jusqu'à la douane proprement dite. Impossible dans ces conditions de forcer le barrage. C'est alors que Guillaume a eu une idée de génie: il a fait croire que nous avions à l'arrière du camion un chargement très, très explosif et extrêmement instable. Tu aurais dû voir la foule s'écarter précipitamment: un vrai boulevard s'est ouvert devant nous! Bien entendu, il n'était plus question de nous fouiller ni de nous faire payer les taxes de douane. La suite, tu la connais: Guillaume nous a déposés à cinq cents mètres de l'hôtel pour que la présence d'un camion militaire devant l'entrée ne soit pas remarquée. Prudence jusqu'au bout. On a fait ces derniers mètres à pied, je portais le petit. J'avais une impression de délivrance folle. C'est tout ce que je peux te dire... On a vraiment bien fait d'y croire!

Guillaume est venu nous rejoindre à la fin du récit de Jacques et a pris le temps de partager un café en notre compagnie. Je ne savais comment lui dire mon immense gratitude, mais il savait. Je n'avais pas besoin de parler.

- Sais-tu, me fait-il remarquer, que c'est de loin la mission la plus dangereuse que nous ayons effectuée, mes hommes et moi?

Il a poursuivi:

- J'ai appris ce matin que les tueurs avaient reçu l'ordre à la moindre tentative pour délivrer ta famille de la massacrer. Il ne fallait rendre que des cadavres.

L'air intrigué, il me dévisage:

- Dis-moi, est-ce que ton père était quelqu'un d'important?... Ce qui les a empêchés, paraît-il de passer à l'acte jusqu'à présent, c'est la crainte de la vengeance des enfants de Mario Corrêa, en particulier du fils, Mario. Mais cette fois, c'était moins une: j'ai aussi appris que l'exécution était prévue pour ce matin, 11h, par des miliciens dépêchés exprès de Kigali qui seraient sans état d'âme car ne connaissant pas ta famille. Je ne sais pas quelle est l'histoire de ta famille, ni de ton père... Mais ça devait être un sacré bonhomme pour réussir ça!

XIX. «Nous sommes des miraculés»: Thereza Corrêa raconte

- Bon!, a dit Jacques en s'étirant paresseusement. Il faut que je m'occupe de mon retour. Je dois absolument être au bureau mercredi matin... Ça fait tout drôle de dire ça! Finies les vacances!

Officiellement, il est en vacances une semaine... à Bukavu-Beach, comme l'avait dit ma fille Annick!

- Tu as vu dehors? ajoute-t-il. C'est Goma bis! Les réfugiés de Goma nous ont rejoints ici. Avec ceux qui n'arrêtent pas de passer depuis Cyangugu, il y en a déjà au moins 300'000.

Jacques va passer cette journée de dimanche à aider les agents du HCR à monter à tour de bras des tentes d'urgence dans les camps. Et demain il se joindra à un convoi du même HCR qui se rend à Bujumbura par Uvira (aussi débordée par les réfugiés) afin de prendre l'avion pour la Suisse depuis là-bas. Il sera à l'heure mercredi matin au bureau.